

**Claude-Marie Tremois : «Malraux le visionnaire “Nous sommes la première civilisation sans valeur suprême”», *Télérama*, 30 avril 1972, n° 1163, p. 6-9.**

André Malraux : un écrivain ? Un homme politique ? Un penseur ? Peut-être, mais ce n'est pas ce Malraux-là que Claude Santelli va nous faire découvrir pendant cinq semaines, en cinq émissions de cinquante minutes, puis, à la rentrée, pendant encore cinq autres semaines. En tout, près de neuf heures passées en compagnie de celui que Pierre Schöndoerffer (le réalisateur de *La 317<sup>e</sup> section*) appelle : «Le plus grand poseur de questions de notre époque».

L'André Malraux dont Claude Santelli nous invite à faire la connaissance fut, bien sûr, le combattant révolutionnaire de la guerre d'Espagne, l'auteur de *L'Espoir*, de *La Condition humaine* et *Antimémoires*, le résistant, le gaulliste devenu ministre de la Culture, mais il est plus encore : «un visionnaire, dit Claude Santelli, un prophète, un homme enfin, qui, avec un plaisir évident, nous fait part de ses préoccupations les plus profondes». Ce Malraux-là pourrait bien décevoir les intellectuels comme les amateurs d'autobiographie croustillante, mais devenir le héros d'une grande émission populaire, au même titre que ces héros de feuilleton du samedi soir dont il va prendre la place pendant cinq samedis consécutifs.

\* \* \*

*La Légende du siècle. Le Peuple de la nuit. Les Papillons de Singapour...* Un titre et des sous-titres pour rêver. Ah ! nous sommes loin d'une série morose d'entretiens sérieux avec un monsieur célèbre.

La rencontre de Claude Santelli et d'André Malraux a donné naissance à des émissions passionnantes, lyriques, fascinantes. Et l'on en sort à la fois éblouis et bouleversés. C'est qu'elle s'achève sur une évocation des camps de concentration, tirée des *Antimémoires* et lue par Alain Cuny, qui est sans doute le texte le plus beau et le

Claude-Marie Tremois : «*Malraux le visionnaire* “Nous sommes la première civilisation sans valeur suprême”», Télérama, 30 avril 1972, n° 1163, p. 6-9.

plus insoutenable qu'on ait jamais écrit sur les camps, la dégradation de l'homme et le mystérieux avilissement des bourreaux. «Satan, c'est le dégradant» dit Malraux.

Oui, Malraux-Santelli étaient faits pour se rencontrer. Ils se ressemblent. Ils ont les mêmes dieux : Victor Hugo, Michelet. Ce sont des lyriques, des passionnés. Et tous deux restent des hommes du XIX<sup>e</sup> siècle fortement engagés dans le XX<sup>e</sup>. C'est-à-dire, dit Claude Santelli «des hommes qui ont conservé l'idéal de justice du XIX<sup>e</sup> siècle».

Et ce n'est pas non plus un hasard si Malraux a construit ses *Antimémoires* un peu comme Santelli construit ses *Cent livres* : en refusant la chronologie, en faisant éclater les barrières du temps, en rapprochant ce qui doit être rapproché, sans se soucier de la logique, mais en obéissant à une autre logique, invisible, qui se joue des apparences et met soudain en lumière ce qui est universel, éternel, à travers les siècles et l'espace.

### **La confiance et la liberté**

— Comme dans *Les Cent livres*, dit Claude Santelli, Malraux, dans les *Antimémoires*, mélange les événements et les époques. Après avoir décrit les corps qui brûlent à Bénarès, le long du Gange et deviennent cendres, il raconte qu'en 1914, son instituteur l'emmena, avec ses camarades, visiter les champs de bataille, après la victoire de la Marne.

Et il dit, image admirable, que les tartines de beurre des écoliers se couvraient de la cendre des morts.

On comprend qu'un tel rapprochement d'images enthousiasme Santelli, ce «guetteur d'émotions» comme il s'intitule lui-même Et on pourrait croire ce montage extrait de je ne sais quelle émission des *Cent livres*.

Ce fut *Les Cent livres*, d'ailleurs, qui fit se rencontrer Claude Santelli et André Malraux. Voulant présenter une œuvre contemporaine, Claude Santelli et Françoise Verny avaient choisi *L'Espoir*. L'émission plut à Malraux qui, brusquement, proposa à Santelli de faire avec lui une émission plus vaste. Quoi ? Il ne savait pas, mais il lui offrait en quelque sorte un chèque en blanc.

— J’ai vite découvert, dit Claude Santelli, que je n’avais pas envie de faire avec Malraux des interviews classiques. Je n’aime pas l’interview ping-pong, avec ses questions pièges et ses réponses-dérobades. Ça ne m’intéresse pas. Et puis, ce n’est pas une bonne méthode avec Malraux.

«De même, nous nous sommes vite aperçus que ni lui ni moi ne souhaitions qu’il y ait quelque a priori que ce soit : un plan, une logique, une méthode, une table des matières.

«Malraux nous a donné la confiance et proposé la liberté. C’était une chance unique. Alors, on est parti absolument au hasard. Pendant six mois, deux jours par semaine et deux heures par jour – d’avril à octobre – on a tourné. Malraux parlait, racontait, pensait à haute voix. Il ne refusait pas seulement la logique, mais, de manière à peu près constante, l’autobiographie. Dès qu’il en arrivait à un détail un peu personnel, il s’arrêtait : “Ça n’intéresse personne”, disait-il. Naïfs, nous avons voulu le faire parler de ses livres, pensant que ce serait un bon point de départ pour construire les émissions. Il refusa : “C’est trop lointain”, dit-il.

«Alors, ni autobiographie, ni bibliographie, qu’est donc cette émission ? Un monologue plus ou moins provoqué, endigué, avec un homme qui fait là ses antimémoires parlés.»

### **A la fois lyrique et historien**

*Antimémoires* : ce titre qu’il a donné à son livre, montre bien la réticence qu’a Malraux à parler de lui, par pudeur et par modestie. D’autre part, tout ce qui est rationnel l’ennuie profondément.

— L’un des mots, dit Claude Santelli, qu’il emploie le plus couramment, c’est “irrationnel”. Il est toujours à l’affût de ces forces mal connues et prépondérantes que sont les forces irrationnelles. Il se pose sans cesse des questions : “Pourquoi les grands hommes naissent-ils toujours de façon très rapprochée les uns des autres à certaines

époques ? Qu'est-ce qui fait que certaines civilisations ressentent la mort en profondeur et que d'autres – comme la nôtre – ne se penchent guère sur son mystère ?”»

Un jour, en quittant Verrière – la propriété de Louise de Vilmorin où avaient lieu la plupart des enregistrements – alors que Malraux venait de parler de nombreux grands hommes, de Napoléon à Mao, en passant par Vercingétorix, Jeanne d'Arc et Charles-Quint, Santelli dit à Françoise Verny : «Je sais comment construire ces émissions. Malraux, c'est le Michelet du XX<sup>e</sup> siècle». Michelet : un homme qui a démontré qu'on pouvait être à la fois lyrique et historien. C'est-à-dire tenir compte du rôle des éléments passionnels et irrationnels. Et se passionner soi-même. Michelet dégage le sens prophétique de l'Histoire.

— Malraux, dit Santelli, est de la famille de Michelet. Ce n'est pas un hasard si les deux hommes qu'il cite toutes les dix minutes sont Michelet précisément et cet autre grand lyrique visionnaire : Victor Hugo. *La Légende du siècle* est un grand livre d'Histoire, illustré et commenté par Malraux, d'Alexandre à Mao Tsé-toung.»

### **Dieu, la mort, le mal, la vie**

Le travail de montage de Claude Santelli a donc consisté, pour chaque émission, à partir des faits historiques auxquels Malraux a participé : la guerre d'Espagne, la Résistance, ou sa visite à Nixon à propos de Mao. De là, il dérive, en «liberté contrôlée», sur les grands thèmes, les obsessions, les rêves profonds, les questions éternelles qui hantent Malraux. On rapproche des choses qui semblent diverger mais qui ne sont jamais divergentes. La Résistance est un prétexte pour parler de la torture, de Dieu et de la mort. La guerre d'Espagne est le point de départ d'une longue méditation sur l'Espagne éternelle, qui est, dit Malraux, le seul pays d'Europe qui entretienne des rapports familiers avec la mort.

En France, si nous préférons l'oublier, c'est que notre civilisation est née du double héritage de la Rome antique et du christianisme. Or la Rome antique n'avait pas

de religion profonde et, dit Malraux, «nous ne savons pas très bien ce qui vient des catacombes et ce qui vient du Capitole».

— Dieu, la mort, le mal, la vie, ces questions, dit Santelli, ne laissent personne indifférent. C’est pourquoi je crois que cette *Légende du siècle* peut-être – si elle est réussie – une grande émission populaire. Il y a dans Malraux qui n’apparaît ici ni comme un écrivain, ni comme un homme politique, ni même comme un penseur, la révélation d’un prophète de notre temps.»

*La Légende du siècle...* Ce titre évoque Victor Hugo, bien sûr. *Ce siècle avait deux ans...* Pour Malraux, ce siècle, le vingtième, avait un an à sa naissance. Et il a été présent à la plupart de ses grands événements. En 1925, il était en Chine; en 1936, en Espagne; en 1942, dans le maquis. Il a connu Mao Tsé-toung et Trotski. Et dans sa vision il y a toujours quelque chose de légendaire. «Les esprits mesquins, dit Santelli pourraient dire que l’authenticité n’est pas son souci premier. Peut-être, mais plus que la quête des faits prosaïques, il cherche à dégager des événements les grands mythes de l’humanité». Mais il y a plus encore. Un côté visionnaire, presque prémonitoire. La façon dont Malraux, en 1944, a été arrêté par les Allemands, ressemble étrangement à la façon dont il avait filmé, dans le film qu’il tira de son roman *L’Espoir*, six ans auparavant, une voiture fonçant sur des mitrailleuses. Et c’est à Villefranche-de-Rouergue, la même où il tourna les raccords de *L’Espoir*, qu’il fut emmené par les Allemands.

De même, à la prison de Toulouse, il découvrit que les Allemands pratiquaient la torture, alors que ce problème le préoccupait depuis 1926. C’était l’année où il publiait son premier livre, *La Voie royale* : un homme marche vers la torture : il le sait et il l’accepte...

— Un jour, raconte Claude Santelli, Malraux parlait du mal de la jeunesse. Il comparait la jeunesse de mai 1968 avec les jeunes nihilistes russes du début du siècle. “Avec cette différence énorme, disait-il, que les Nihilistes ont été pendus par milliers. Mais leur doctrine était à la fois aussi confuse et aussi précise : il faut changer le monde.” Et, soudain, Malraux monte d’un cran et prend du recul. “Pourquoi, dit-il,

reprocherait-on à la jeunesse d’aujourd’hui de ne pas avoir d’objectif ? Est-ce que les adultes ont un objectif ?” Et il se lance dans un monologue extraordinaire.»

### **La civilisation et la technique**

«Nous sommes, dit-il, la première civilisation sans valeur suprême.» Et il compare notre époque à la fin de l’Empire romain, à cette différence que ce qui a succédé à l’Empire romain, c’est la barbarie. Alors que, pour nous, le danger reste masqué parce que nous assistons à la fin d’une civilisation mais non à la fin de la technique. Au contraire : la technique, elle, progresse. Et elle nous cache l’écroulement de la civilisation. «A quoi sert, conclut Malraux, d’aller sur la Lune, si c’est pour s’y suicider ?»

«Et brusquement, il dit : “Coupez”. Je crois qu’il est pris d’un malaise et, malheureusement, je coupe. Alors Malraux dit : “J’arrête là parce que je vais les désespérer tous.”»

La mort, elle est sans cesse présente dans cette émission. Etrangement, Jean Vilar est mort, hélas ! huit jours après avoir lu la dernière page de *La Condition humaine*, où il est dit en substance : «Il faut neuf mois pour faire un homme et un jour pour le tuer... Non, il ne faut pas neuf mois, il faut cinquante ans pour faire un homme. Et quand il n’a plus rien d’un enfant, quand il est enfin un homme, il est bon à mourir».

### **La science et la foi**

Dans toutes les émissions, Malraux parle de Dieu et de sa recherche de la foi. Il explique qu’il est agnostique, c’est-à-dire le contraire d’un athée. L’athée refuse toute transcendance; l’agnostique dit : «La transcendance existe mais on ne peut l’atteindre, malheureusement.» Et Malraux évoque Victor Hugo, Renan, Michelet, les grands hommes du XIX<sup>e</sup> siècle qui ne croyaient pas à la religion mais à la science, et pensaient que ce qu’elle ne pouvait pas résoudre encore, parce qu’elle était trop jeune, elle le résoudrait un jour.

*Claude-Marie Tremois : «Malraux le visionnaire “Nous sommes la première civilisation sans valeur suprême”», Télérama, 30 avril 1972, n° 1163, p. 6-9.*

— Or, dit Malraux, nous savons maintenant que ce que la science n’a pas résolu, elle ne le résoudra jamais. Il y aura encore des progrès techniques mais pas sur le fond, sur l’essentiel. La science ne répondra jamais à la seule question qui vaille la peine : “Qu’est-ce que nous faisons sur la terre ?”»

Et Malraux ajoute que seule la religion peut y répondre : «Ce qui veut dire, dit Claude Santelli : “Moi je n’ai pas trouvé la solution parce que je n’ai pas la foi”, mais tout prouve, dans ces entretiens, qu’il la cherche, cette foi, depuis des années. La solution de notre chaos serait-elle dans une nouvelle religion ou dans la métamorphose d’une religion existante ? Qui se doutait, sous l’Empire romain, qu’une nouvelle religion était en germe dans les catacombes ? Actuellement, peut-être ne voyons-nous pas que quelques chose de nouveau est en gestation.»

Qui parle, qui rêve à haute voix ? Malraux ou Santelli ?